

LETON DU JOURNAUX DES BATS

La Semaine Dramatique

THEATRE DE LA VARENNE : *Œdipe*, drame en trois actes de M. André Gide. — **LEUVRE :** *Au Soleil de l'Instinct*, trois actes de M. Paul Raynal.

Dans les dernières années de l'Empire, la verve endiablée de Meilhac et Halévy mit à la mode une renaissance du burlesque, tel que l'avait pratiqué Scarron. Mais les vers de Scarron n'avaient pas pour les soutenir et leur donner des aîles la muse d'Offenbach : ils rampaient. Son *me de L'Enfide travestie* est le cul-de-lampe de la poésie. *La Belle Hélène*, au contraire, court, vole, danse et fait des cabrioles. On dit qu'enchanté de voir bouffer cette Antiquité dont on l'avait nourri, l'insurgé Jules Vallès, à une des premières représentations, s'écriait avec sa grosse voix : « Cascade, Hortense, ma fille, et même le vieux Homère aux Quinze-Vingts ! » Mais cette bouffonnerie n'était pas aussi sacrilège qu'il le pensait. Les Grecs avaient parodié Homère, comme les Latins, Virgile. Le masque tragique d'Euripide laisse souvent échapper des intentions de parodie. Les auteurs de *La Belle Hélène* avaient bien choisi leur sujet.

Aujourd'hui, nous voyons le burlesque renaître. Mais, sans être plus respectueux, nous sommes plus sérieux ; nous le sommes terriblement, et nous nous faisons de l'anachronisme une philosophie. La *Judith* de M. Giraudoux, — qui vient de paraître en librairie, plus intéressante à la lecture qu'un théâtre (1), — est, par certains côtés, une grave parodie de la Bible. Comme *l'Œdipe* de M. André Gide une parodie de Sophocle. Et je crois que ni M. Gide ni M. Giraudoux n'ont aussi bien choisi leur sujet que Meilhac et Halévy. Une femme qui se fait enlever et après laquelle courent son mari et les soldats de son mari, les amis de son mari et les soldats de ces amis, peut toujours prêter à rire. L'aventure de Judith n'est pas du même ordre. Le public, déconcerté par les contrastes ironiques des expressions modernes et de ces idées antiques, dont M. Giraudoux a parsemé sa pièce, n'a pas suivi sa nouvelle interprétation. Je crains que les plaisanteries, auxquelles M. Gide a jugé bon de se livrer dans son *Œdipe*, ne

produisent le même effet. Il ne faut pas mentir à nous faire rire. On n'en a pas envie quand on veut se divertir. *Œdipe*. Lorsque Créon apporte la réponse de l'oracle et dit : « Il y a quelque chose de pourri dans le royaume », ce souvenir impérial de Shakespeare nous empêche de le prendre au sérieux. L'oracle exige que le roi Laïus soit vengé. « Vengé de quoi ? demande *Œdipe*. — Ne sais-tu pas qu'il fut assassiné ? — Je sais. Mais n'as-tu pas puni le coupable ? — La police n'a pu l'en saisir. — Si je connaissais le cochon qu'il... » C'est du Scarron, tout cru. Plus loin, Antigone veut entrer dans les ordres. Étiole a écrit ses réflexions sur le mot du siècle. « Sur la police », démarque *Œdipe*. — Mais non... *Le Mal du siècle* avec ce sous-titre : *Notre inquiétude*. Il s'agit naturellement d'une inquiétude d'ordre tout à fait supérieur... » Nous nous demandons pourquoi M. Gide a fait d'un des sujets les plus tragiques du Théâtre grec un prétexte à variations comiques. La facilité même de ces choses aurait dû l'en empêcher. Je regrette qu'il ait été aussi indulgent pour lui, pour son Méphistophélès intérieur.

A-t-il voulu critiquer les invraisemblances de cette pièce dont les données sont un scandale pour la raison et nous en signaler qui étaient encore restées inaperçues ? En voici une : *Œdipe*, ayant tué Laïus dans un chemin creux, est arrivé à Thèbes, où il a vaincu le Sphinx. Mais on ne pouvait y être déjà informé de la mort du roi. *Œdipe* interroge Jocaste : « Cette mort, dis, toi, Jocaste, la savais-tu ? — Mon ami, comment veux-tu qu'il m'en souvienne ? De quoi vas-tu te tourmenter ? Je ne sais qu'une chose, c'est que, dès que je l'ai vu, je l'ai voulu... » Mais tu ne te savais donc pas déjà libre ? — Mon ami, mon ami, n'attire pas l'attention là-dessus. *Aucun historien ne l'a jusqu'à présent remarqué*. » M. Gide a raison. Seulement, cette façon de démontrer l'absurdité du sujet qu'on traite tel que l'ont traité tant de dramaturges depuis Sophocle jusqu'à Voltaire, est tout ce qu'il y a de moins dramatique ; et on ne saurait trouver un meilleur moyen de décourager, je ne dis pas l'émotion, mais simplement l'attention du spectateur, qui, du reste, n'a pas présent à l'esprit le détail des autres *Œdipes*.

Et pourtant cette pièce, où il entre tant de dérision et dont l'auteur ne nous a pas dit clairement ce qu'il s'est proposé de faire, cette pièce équivoque, désagréable à la scène, se lit avec un intérêt surprenant. D'abord, elle est rapide, écrite dans la langue la plus sobre et la plus ferme. Non seulement M. Gide s'est bien gardé d'inventer des épisodes comme quelques-uns de ses prédécesseurs, mais il a con-

densé et plutôt il a supprimé toute une partie de l'enquête menée par *Œdipe* et qui le conduit à la découverte que l'assassin est lui. Aucun auteur de drame ou de roman policier n'a imaginé une situation plus extraordinaire. Il faut admettre, dans la pièce grecque, que de tuer quelqu'un qui vous barre le passage sur une route n'est pas un événement dont l'esprit garde longtemps le souvenir, il moins que les événements prodigieux qui, pour *Œdipe*, ont suivi cet accident de voyage. — Le Sphinx, son mariage, son avènement sur le trône, — ne l'ont effacé de sa mémoire. *l'Œdipe* de M. Gide comprend plus vite que *l'Œdipe* grec. D'ailleurs, la signification du drame a changé. A dire vrai, elle n'est pas limpide chez Sophocle.

Œdipe est puni de sa violence. Jeune, il a d'un coup de bâton mortel terrassé un vieil homme dans son char qui lui obstruait le passage. Mais les dieux ont eu bien plus à cœur de réaliser une monstruosité destinée, annoncée par les destins, que de châtier cet emportement qui lui a valu un trône et quinze ou seize ans de bonheur conjugal dans les bras de sa mère. Ses mouvements de défiance tournent rapidement en accès de fureur. Il se montre d'une insupportable arrogance envers son beau-frère Créon et le devin Tirésias. Ce caractère, si peu maître de soi, étouffe chez un homme dont l'esprit réfléchit et sage a triomphé des obscurités du Sphinx. Admettons que l'exercice du souverain pouvoir lui ait fait beaucoup de mal. Nous plaindrons peut-être moins cet orgueilleux de l'effroyable misère où il tombe ; mais nous admirerons davantage la transfiguration qu'elle opère en lui. *Œdipe* est-il le symbole de l'homme qui change passionnément le mot de sa destinée, que personne ne peut arrêter et que ce mot tuera ou flétrira à jamais ? Il ne me semble pas que cette idée ressorte nettement de la tragédie grecque.

Chez M. Gide, *Œdipe* est l'homme qui n'a pas de passé et qui s'en vante. Il raconte à Créon que Polybe, qui l'a élevé, lui a révélé qu'il n'était pas son enfant, qu'un berger l'avait trouvé dans la montagne « pendu par un pied, comme un fruit, aux basses branches d'un arbuste », et comme l'honnête Créon s'apitrope sur sa bêtardise : « Il ne me déplait pas, lui dit-il, de me savoir bêtard. Du temps que je me croyais fils de Polybe, je m'appliquais à singer ses vertus. Qu'avais-je en moi qui n'eût d'abord été dans mes pères ?... Puis, soudain, le fil est rompu. Jailli de l'inconnu ; plus de passé, plus de modèle, rien sur quoi m'appuyer : tout à créer : patrie, ancêtres à inventer, à découvrir. Personne à qui ressembler, que moi-même. Que m'importe, dès lors, si je suis ou Grec ou Lorrain ?... C'est un appel

à la vaillance que de ne connaître point ses parents. » Il s'est ainsi haussé jusqu'à la royauté par son seul mérite. Il n'est point parti de bas ; il est parti du néant. Il n'a de dette qu'envers lui-même. Il est l'homme le plus libre, le plus affranchi qui soit sous le ciel. Et voilà qu'il se découvre tout à coup fils de roi. Il n'avait pas besoin d'un meurtre pour régner ; il n'avait qu'à attendre. « Je me félicitais de ne pas connaître mes parents. Grâce à quoi j'épousai ma mère, hélas, hélas ! et avec elle tout mon passé ! » Cette idée de l'homme fier d'être entièrement lui-même, de s'appartenir qu'à lui, de ne rien devoir à âme qui vive, de se élancer dans l'avenir sans aucune attache, de remplir par sa personnalité toute la vie qu'il s'est créée, et qui, soudainement, apprend qu'il porte le plus lourd, le plus insupportable passé, cette idée-là, j'aurais souhaité que M. Gide l'approfondît davantage, en fit le grand ressort de son drame ; elle rajouissait le mythe d'*Œdipe*.

Mais d'autres idées le sollicitaient entre lesquelles il n'a pas su choisir et qui broient un peu la figure du personnage. Individualiste forcené, *Œdipe* a compris « que le seul mot de passe pour ne pas être dévoré par le Sphinx, c'est l'Homme ». Chacun de nous rencontre au début de sa vie un monstre avec son énigme. Quelle que soit la question posée, il n'y a qu'une réponse : l'Homme. « Et cet homme unique, pour un chacun de nous, c'est : Sol. » Je cite assez mal cette profession de foi avec ce qu'il nous dira plus tard : il avait cessé d'adorer Dieu, depuis qu'il avait cessé de s'approcher de ses autels, c'est-à-dire depuis qu'il n'avait plus les mains pures, les ayant souillées d'un crime. Mais ce crime, était-il libre de le commettre ? Il croyait à sa liberté ; elle n'existait pas. Ce crime était « imposé par Dieu, embusqué par lui sur sa route ; dès avant qu'il fût né, le piège était tendu pour qu'il y dût trébucher. » M. Gide soulève la question de la prédestination comme l'a fait Corneille, et d'autant plus faiblement que son Tirésias est chrétien, ou, du moins, s'exprime comme un prêtre chrétien.

Corneille avait légèrement embourgeoisé ses personnages ; M. Gide les embourgeoisés jusqu'à la caricature ; il appuie sur les traits de sa prudence et de sa courtoisie et de vulgaire ambition que Sophocle avait indiqués chez Créon. Quant à Étéocle et à Polynice, ce sont des poisseux qui ont l'inceste dans le sang, étant fils d'*Œdipe* et de Jocaste, mais qui, précoces lecteurs de Freud, « refoulent ». Quel étrange ouvrage ! Il agace et pourtant on va jusqu'au bout, on le relit même, et bien qu'on y sente un jeu assez pervers, certains passages vous donnent la secousse

(1) Editions Emile-Paul frères. Reproduction interdite.

de ce qui est bon et beau. Mais l'impression générale est gâchée par des effets de burlesque parfaitement inutiles.
André Delmas